

Les sources théâtrales antiques du personnage de Médée : Euripide et Sénèque

Médée dans la littérature grecque :

- [Euripide](#) (pages 2 à 14)

Médée dans le théâtre latin : [Sénèque](#) (pages 15 à 24)

Médée dans la littérature grecque

On trouvera une revue suffisamment large des sources antiques du personnage dans l'article de Marie-Adélaïde Debray, « Orphée et Médée. Approche comparative de deux gestes mythiques », [Folia electronica classica, n° 4](#) (2002).
Pour une étude complète voir Alain MOREAU, *Le Mythe de Jason et Médée*, Paris 1994.

Médée n'est d'abord que l'un des personnages marquants du cycle épique des Argonautes, déjà bien connu d'Homère (*Odyssée*, XII, 70) et de son contemporain Hésiode (*Théogonie*, v. 958-961) ; le cycle sera repris plus tard (au 3^e siècle avant J.-C.) par **Apollonios de Rhodes**, dont le poème *Les Argonautiques* en 4 chants (près de 6000 vers) cherche à rivaliser avec les œuvres homériques. Médée y apparaît dans les chants 3 et 4, à la fois comme une magicienne capable d'exercer son pouvoir sur les hommes et les choses et comme une femme entièrement dominée par la passion amoureuse.

On trouvera une traduction de l'œuvre sur [ce site](#).

Dans la première moitié du 5^e siècle, le poète thébain **Pindare** a consacré l'une de ses odes, la *Quatrième Pythique*, à Jason et à l'expédition des Argonautes. Comme c'est la règle dans ce genre littéraire, le héros Jason est au premier plan ; Médée n'y apparaît que discrètement pour sauver Jason par sa magie.

Voir une traduction [ici](#).



Anselm Friedrich FEUERBACH, *Abschied der Medea*, 1870, [Neue Pinakothek](#), Munich

Médée d'Euripide

Il s'agit de la deuxième pièce la plus ancienne d'Euripide que nous avons conservée. Elle fut jouée en 431 et n'obtint que le troisième prix, en raison peut-être de la vision pessimiste qu'offre le texte, qui se concentre sur le déchirement du couple et ses cruelles conséquences. Euripide passe pour être le premier auteur à avoir mis en scène l'infanticide commis par Médée.

L'héroïne d'Euripide se distingue des personnages féminins habituels de la tragédie : non seulement elle refuse la soumission, mais c'est par le discours qu'elle l'emporte sur les hommes, successivement face à Créon, à Égée et à Jason, ce qui lui permet de préparer puis d'assouvir sa vengeance.

La scène est à Corinthe, devant la maison de Médée.

Les personnages :

La Nourrice

Le Gouverneur des enfants de Médée

Les deux enfants de Médée

Médée, fille du roi de Colchide et première épouse de Jason

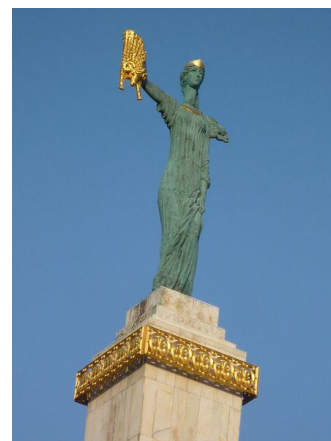
Le Chœur, composé de quinze Corinthiennes

Créon, roi de Corinthe

Jason

Égée, roi d'Athènes

Un Messager.



Médée et la Toison d'or, statue à Batoumi (Géorgie).
Source [Wikipédia](https://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9d%C3%A9e)



Pyxis à figures rouges : *la Vengeance de Médée* (vers 440-420 av. J.-C.), Peintre de Heidelberg, [Louvre](https://www.louvre.fr/)

PLAN de la pièce :

Prologue (v. 1-148) : la Nourrice rappelle comment Jason a séduit puis trompé Médée et craint sa vengeance ; le Gouverneur des enfants annonce que Médée va être chassée de Corinthe par le roi Créon, dont Jason a épousé la fille (non nommée dans la pièce). On entend les lamentations de Médée.

Parodos (= entrée du chœur, v. 149-212) : le chœur recommande à la nourrice de modérer Médée ; mais celle-ci manifeste sa colère.

Premier épisode (v. 213-409) : Médée décrit la dure condition de l'épouse ; Créon lui annonce qu'il l'exile pour protéger sa propre fille ; Médée obtient un jour de sursis ; après le départ de Créon elle annonce sa vengeance.

Premier stasimon (= chant du chœur, v. 410-445) : le chœur plaint Médée

Deuxième épisode (v. 446-626) : aux violents reproches de Médée Jason répond qu'il a besoin d'accroître sa descendance et de la protéger : Médée repousse son argumentation.

Deuxième stasimon (v. 627-662) : considérations sur l'ambivalence de l'amour et la solitude de Médée.

Troisième épisode (v. 663-823) : Égée, venant de Delphes où il a consulté l'oracle sur son absence d'enfants, est convaincu par Médée de l'accueillir à Athènes après son départ de Corinthe. Médée annonce

au chœur sa vengeance : tuer la femme de Jason puis ses propres enfants, pour priver Jason de toute descendance.

Troisième stasimon (v. 824-865) : éloge d'Athènes et condamnation du projet d'infanticide.

Quatrième épisode (v. 866-975) : Médée feint de se réconcilier avec Jason ; elle appelle ses enfants et leur donne le voile et la couronne à remettre à l'épouse.

Quatrième stasimon (v. 976-1001) : déploration sur les malheurs des enfants, de l'épouse, de Jason et de Médée elle-même.

Cinquième épisode (v. 1002-1050) : entrée du gouverneur avec les enfants (rôles muets) ; Médée, après une brève hésitation, réaffirme son désir de vengeance ; le messager accourt pour annoncer et décrire la mort de l'épouse et de son père. Médée s'exhorte à tuer ses enfants.

Cinquième stasimon (v. 1051-1292) : le chœur se lamente sur le sort des enfants, dont on entend les cris.

Exodos (v. 1293-1419) : Jason espère encore sauver ses enfants. Médée apparaît sur le char du soleil avec près d'elle les deux cadavres. Face aux imprécations de Jason Médée se glorifie de ses crimes ; elle annonce son départ pour Athènes et la prochaine mort de Jason, puis elle disparaît sur son char, tandis que Jason se lamente.

Extraits :

1. [prologue](#) : la nourrice (v. 1-44)
2. [1^{er} épisode](#) : Médée (v. 216-273)
3. [2^e épisode](#) : Médée et Jason (v. 446-626)
4. [5^e épisode](#) : Médée et ses enfants (v. 1002-1080)
5. [exodos](#) : Médée et Jason (v. 1293-1419)

Traduction Berguin, <http://remacle.org/bloodwolf/tragediens/euripide/medeefr.htm>



Delacroix, *Médée sur le point de tuer ses enfants*,
[Louvre](#), 1838



Paul Cézanne, *Médée d'après Delacroix*, 1880-1885,
[Kunsthau Zurich](#)

1. Prologue : la Nourrice (v. 1-44)

Plût aux dieux que le navire Argo n'eût pas volé par-delà les Symplégades¹ bleu sombre vers la terre de Colchide², que dans les vallons du Pélion le pin ne fût jamais tombé sous la hache et n'eût armé de rames les mains des héros valeureux qui allèrent chercher pour Pélias la Toison toute d'or ! Ma maîtresse Médée n'eût pas fait voile vers les tours du pays d'Iôlcos³, le coeur blessé d'amour pour Jason. Elle n'eût pas persuadé aux filles de Pélias d'assassiner leur père et n'habiterait pas ici, en cette terre de Corinthe, avec son mari et ses enfants. Elle plaisait d'abord aux citoyens du pays où elle s'était réfugiée et elle vivait dans une entente parfaite avec Jason ; or c'est bien là que se trouve la meilleure des sauvegardes, quand la femme n'est jamais en désaccord avec son mari. Maintenant tout lui est hostile ; elle est atteinte dans ses affections les plus chères : Jason trahit ses enfants et ma maîtresse et entre dans une couche royale ; il épouse la fille de Créon, qui règne sur le pays. Médée, l'infortunée ! outragée, à grands cris atteste les serments, en appelle à l'union des mains, le plus fort des gages ; elle prend les dieux à témoin de la reconnaissance qu'elle reçoit de Jason. Affaissée, sans nourriture, elle abandonne son corps à ses douleurs ; elle consume ses jours entiers dans les larmes depuis qu'elle connaît la perfidie de son mari ; elle ne lève plus les yeux ni ne détache du sol son regard ; elle semble un roc ou le flot de la mer quand elle écoute les consolations de ses amis. Parfois cependant elle détourne son cou éclatant de blancheur, et, en elle-même, elle pleure son père aimé, sa patrie, son palais, qu'elle a trahis et quittés pour suivre l'homme qui la tient aujourd'hui en mépris. Elle sait, la malheureuse, par son propre malheur, ce qu'on gagne à ne pas quitter le sol natal. Elle abhorre ses fils ; leur vue ne la réjouit plus. Je crains qu'elle ne médite quelque coup inattendu : c'est une âme violente ; elle ne supportera pas l'outrage ; je la connais et j'ai peur qu'elle n'entre sans rien dire dans l'appartement où est dressé son lit et ne se plonge un poignard aiguisé à travers le foie, ou encore qu'elle ne tue la princesse et son mari et qu'ensuite elle ne s'attire ainsi une plus grande infortune. Elle est terrible ! Non certes, il ne sera pas facile, à qui aura encouru sa haine, de remporter la couronne de victoire. — Mais voici les enfants qui reviennent de s'exercer à la course ; ils ne pensent pas aux malheurs de leur mère : une âme jeune n'a point coutume de souffrir.



Caracci, *La rencontre entre Jason et Médée*, [Palazzo Fava, Bologne](#), 1584

[Haut du document](#)

¹ Roches situées dans le Bosphore, passage redouté des navigateurs.

² Terre d'origine de Médée, aujourd'hui la partie occidentale de la Géorgie.

³ En Thessalie, siège du roi Pélias.

2. premier épisode (extrait) : entrée de Médée (v. 213-276)

MÉDÉE

Femmes de Corinthe, je suis sortie de la maison pour ne pas encourir vos reproches. Car, je le sais, beaucoup de mortels ont montré une telle fierté — les uns que j'ai vus de mes yeux, les autres parmi les étrangers — que leur insouciance à se produire leur a valu un fâcheux renom de négligence. La Justice ne réside pas dans les yeux des mortels quand, avant d'avoir sondé à fond le cœur d'un homme, ils le haïssent, à une première vue et sans en avoir reçu aucune offense. Il faut que l'étranger aille au-devant de la cité qu'il habite et je n'approuve pas non plus en général le citoyen qui, par orgueil, se rend odieux à ses compatriotes faute d'être connu.

Mais un malheur s'est abattu sur moi à l'improviste et m'a brisé l'âme. C'en est fait de moi ; j'ai perdu la joie de vivre et je désire mourir, mes amies. Celui en qui j'avais mis tout mon bonheur — je ne le sais que trop — mon époux, est devenu le pire des hommes. De tout ce qui a la vie et la pensée, nous sommes, nous autres femmes, la créature la plus misérable. D'abord il nous faut, en jetant plus d'argent qu'il n'en mérite, acheter un mari¹ et donner un maître à notre corps, ce dernier mal pire encore que l'autre. Puis se pose la grande question : le choix a-t-il été bon ou mauvais ? Car il y a toujours scandale à divorcer, pour les femmes, et elles ne peuvent répudier un mari. Quand on entre dans des habitudes et des lois nouvelles, il faut être un devin pour tirer, sans l'avoir appris dans sa famille, le meilleur parti possible de l'homme dont on partagera le lit. Si après de longues épreuves nous y arrivons et qu'un mari vive avec nous sans porter le joug à contrecœur, notre sort est digne d'envie. Sinon, il faut mourir. Quand la vie domestique pèse à un mari, il va au-dehors guérir son cœur de son dégoût et se tourne vers un ami ou un camarade de son âge. Mais nous, il faut que nous n'ayons d'yeux que pour un seul être. Ils disent de nous que nous vivons une vie sans danger à la maison tandis qu'ils combattent avec la lance. Piètre raisonnement ! Je préférerais lutter trois fois sous un bouclier que d'accoucher une seule.

Mais je me tais, car le même langage ne vaut pas pour toi² et pour moi : toi, tu as ici une patrie, une demeure paternelle, les jouissances de la vie et la société d'amis. Moi, je suis seule, sans patrie, outragée par un homme qui m'a, comme un butin, arrachée à une terre barbare, sans mère, sans frère, sans parent près de qui trouver un mouillage à l'abri de l'infortune. Voici tout ce que je te demande : si je trouve un moyen, une ruse pour faire payer la rançon de mes maux à mon mari, tais-toi. Une femme d'ordinaire est pleine de crainte, lâche au combat et à la vue du fer ; mais quand on attende aux droits de sa couche, il n'y a pas d'âme plus altérée de sang.



Caracci, *Les incantations de Médée*, [Palazzo Fava, Bologne](#), 1584

[Haut du document](#)

¹ Allusion à la dot remise par le père de la mariée.

² Médée s'adresse au coryphée, ici une femme de Corinthe.

3. deuxième épisode : Médée et Jason (v. 446-626)

Jason vient proposer à Médée son aide pour adoucir l'exil décidé par Créon.

JASON

Ce n'est pas la première fois aujourd'hui, mais bien souvent que j'ai constaté quel mal sans remède est une âpre colère. Tu pouvais habiter ce pays et cette demeure en supportant avec patience les volontés de plus puissants, et pour de vaines paroles tu te fais chasser de ce pays. A moi, peu m'importe : répète sans te lasser que Jason est le pire des hommes ; mais après ce que tu as dit contre les princes, c'est tout bénéfique pour toi, crois-moi, de n'être punie que de l'exil. Pour ma part, j'ai toujours essayé de détourner le courroux du roi irrité. Je voulais te faire rester. Mais toi tu ne mets pas de frein à ta folie, tu ne cesses pas d'insulter les princes : aussi tu seras chassée du pays. Pourtant, malgré tes outrages, je n'ai pas renié des êtres chers, et si je suis venue, femme, c'est que je me préoccupe de tes intérêts, que je ne veux pas que tu sois chassée sans ressources avec les enfants, ni que tu manques de rien : l'exil entraîne tant de maux avec lui ! Bien que tu me haïsses, je ne saurais jamais te vouloir du mal.

MÉDÉE

Monstre de scélérateuse! — car je ne trouve pas sur ma langue injure plus forte pour flétrir ta lâcheté, — tu es venu devant nous, tu es donc venu, le pire ennemi des dieux, de moi-même, de toute la race des hommes ? Ah non ! ce n'est pas là du courage, ni de la hardiesse, quand on a mal agi envers des êtres chers, que de les regarder en face, mais c'est le plus grand des vices qui soient au monde, de l'impudence. Au reste tu as bien fait de venir : à te dire des injures je soulagerai mon cœur, et, toi, tu souffriras à m'écouter.

Mais c'est par le commencement que je commencerai. Je t'ai sauvé, comme le savent tous ceux des Grecs qui se sont embarqués avec toi sur le navire Argo. On t'avait envoyé pour soumettre au joug les taureaux au souffle de feu et ensemer les sillons de la mort. Or le dragon qui enveloppait la Toison d'or de ses mille replis tortueux et la gardait sans jamais dormir, je l'ai tué et j'ai levé pour toi le flambeau du salut. Moi-même j'ai trahi mon père et ma maison et je suis venue à la ville du Pélion, à Iôlcos, avec toi, plus empressée que sage. J'ai fait périr Pélias de la mort la plus cruelle, de la main de ses propres filles, et t'ai enlevé toute crainte. Voilà les services que je t'ai rendus, ô le plus scélérate des hommes.

Et tu m'as trahie, tu as pris possession d'un nouveau lit, toi qui avais des fils ! Si encore tu n'avais pas d'enfants, tu serais pardonnable de t'enamorer de cette couche. Mais où est-elle, la foi de tes serments ? Saurai-je jamais ta pensée ? Crois-tu que les dieux d'alors ne règnent plus, ou qu'ils ont établi maintenant de nouvelles lois pour les hommes, puisque tu as conscience de ton parjure envers moi ? (*Amère.*) Ah ! main droite que tu prenais si souvent ! Ah! mes genoux ! N'est-ce pas en vain que vous avez été embrassés par ce perfide ? Que d'espérances trompées ! Allons ! comme un ami je vais te consulter. — Quel service, d'ailleurs, attendre de toi ? N'importe : mes questions feront mieux paraître ton infamie. — Où maintenant me tourner ? Vers le palais de mon père, que j'ai trahi, ainsi que ma patrie, pour te suivre ? Vers les malheureuses filles de Pélias ? Oui, elles me feraient un bel accueil, elles dont j'ai tué le père ! Car il en est ainsi : de ceux des miens qui me chérissaient je suis devenue l'ennemie, et ceux que je ne devais pas outrager, pour te plaire, je m'en suis fait des adversaires acharnés.

(*Sarcastique.*) Aussi, en récompense, que de femmes en Grèce envient mon bonheur ! Ah! oui, j'ai en toi un époux admirable, et fidèle, malheureuse que je suis si je fuis cette terre, proscrite, privée d'amis, seule avec mes enfants abandonnés ! Beau sujet de gloire, certes, pour le nouvel époux que de voir ses enfants errer en mendiants avec moi qui t'ai sauvé ! Ô Zeus, pourquoi donc as-tu doté les hommes de moyens sûrs pour reconnaître l'or de mauvais aloi mais pourquoi n'y a-t-il pas sur le corps humain de marque naturelle qui distingue le méchant ?

LE CORYPHÉE

Terrible et difficile à guérir est généralement la colère quand ce sont des êtres chers que met aux prises la discorde.



Jean-François De Troy, *Jason jurant un amour éternel à Médée*, vers 1742, Londres, [National Gallery](https://www.nationalgallery.org.uk/paintings/jean-francois-de-troy-jason-jurant-un-amour-eternel-a-medee)

JASON

J'ai besoin, je crois, de n'être pas naturellement inhabile à parler et, tel le prudent pilote d'une nef, de prendre des ris pour fuir sous le vent ta loquacité, femme, et ta démangeaison de parler. Pour moi, puisque aussi bien tu exaltes outre mesure tes services, c'est Cypris¹, à mon avis, qui dans mon expédition m'a sauvé, seule entre les dieux et les hommes. Tu as l'esprit subtil, mais il t'est odieux de raconter tout au long comment Éros t'a obligée, par ses traits inévitables, à sauver ma personne. Mais je n'insisterai pas trop sur ce point : quelle que soit la façon dont tu m'aies aidé, c'est bien, je ne me plains pas. Cependant pour m'avoir sauvé tu as reçu plus que tu ne m'as donné. Je vais le prouver. D'abord c'est la terre grecque, au lieu d'un pays barbare, que tu habites ; tu connais la justice, l'usage des lois, non les caprices de la force. Tous les Grecs se sont rendu compte que tu es savante ; tu as acquis la gloire. Si tu vivais aux extrêmes limites de la terre, on ne parlerait pas de toi. Peu m'importerait, à moi, d'avoir de l'or dans un palais ou de chanter plus harmonieusement qu'Orphée si mon sort devait passer inaperçu. — Je t'en ai assez dit sur mes travaux : aussi bien c'est toi qui as engagé ce duel de paroles. Quant au mariage royal que tu me reproches, je te prouverai qu'en cela je me suis montré habile d'abord, puis chaste, enfin un ami dévoué à toi et à mes enfants. (*Geste de Médée.*) Allons, sois calme. — Venu ici de la terre d'Iôlcos, traînant après moi tant de malheurs inextricables, quelle aubaine plus heureuse aurais-je trouvée que d'épouser la fille d'un roi, moi, un exilé ? Non pas — ce qui te pique — que je hâisse ta couche, ni qu'une nouvelle épouse excite mon désir, ou que j'aie cure de rivaliser avec d'autres pour une nombreuse postérité : il me suffit des enfants que j'ai et je ne te fais pas de reproches. Mais je voulais — et c'est

¹ Aphrodite : Médée a en effet omis de reconnaître qu'elle était amoureuse de Jason.

l'essentiel — que nous vivions dans l'aisance et non dans le besoin, sachant que le pauvre voit fuir et s'éclipser tous les amis ; je voulais élever les enfants d'une manière digne de ma maison, donner des frères aux fils nés de toi, les mettre tous au même rang, n'en faire qu'une seule famille et assurer mon bonheur. Qu'as-tu besoin d'autres fils, toi ? Mais moi, j'ai intérêt à ce que mes enfants à venir soient utiles à ceux qui vivent. Est-ce un mauvais calcul ? Toi-même tu n'oserais le dire si une rivale ne piquait ta jalousie. Mais vous en venez à croire, vous autres femmes, que, vos amours prospérant, vous avez tout ; au contraire une atteinte est-elle portée à votre lit, ce qu'il y a de plus avantageux et de plus beau, vous le déclarez odieux. Ah ! il faudrait que les mortels pussent avoir des enfants par quelque autre moyen, sans qu'existât la gent féminine ; alors il n'y aurait plus de maux chez les hommes.

LE CORYPHÉE

Jason, tu as fort bien arrangé ton discours. Pourtant, dussé-je parler contre ton attente, à mon avis, en trahissant ton épouse tu n'as pas agi selon la justice.

MÉDÉE

Ah! sur combien de points je suis en désaccord avec la plupart des mortels ! Pour moi, l'homme injuste, quand il est habile à parler, mérite le châtement le plus sévère. Se flattant de cacher ses injustices sous le voile de l'éloquence, audacieusement il commet tous les crimes. Malgré tout il n'est pas si bien avisé. — Toi non plus, ne va pas devant moi faire montre de beaux dehors et d'habileté. Un seul mot t'étendra sur le flanc : tu devais, si tu n'étais pas un traître, me convaincre avant de faire ce mariage, et non le taire à tes amis.

JASON

Ah! oui, tu aurais merveilleusement servi mon projet, si je t'avais parlé de ce mariage, à toi qui, même aujourd'hui, n'as pas la force d'apaiser le violent courroux de ton cœur !

MÉDÉE

Ce n'est pas là ce qui te retenait : ton union avec une Barbare aboutissait pour toi à une vieillesse sans gloire¹.

JASON

Sache-le bien : ce n'est pas pour la femme que j'ai contracté cette union avec une fille de roi, mais, comme je te l'ai déjà dit, je voulais te sauver et à mes enfants donner pour frères des princes qui fussent le rempart de ma maison.

MÉDÉE

Ah ! loin de moi un bonheur qui me soit à charge et une prospérité qui me déchire le cœur !

JASON

Sais-tu comment former d'autres vœux et te montrer plus sage ? Que les biens ne te paraissent jamais à charge, et qu'une heureuse fortune ne soit pas à tes yeux une mauvaise fortune !

MÉDÉE

Insulte-moi : tu as un asile, toi. Moi, je suis abandonnée et je vais partir pour l'exil.

JASON

C'est toi qui l'as voulu : n'accuse personne.

MÉDÉE

Qu'ai-je fait ? Ai-je pris femme et t'ai-je trahi ?

JASON

Tu as lancé contre les princes des malédictions impies.

MÉDÉE

De ta maison aussi je serai la malédiction.

JASON

Assez ; je ne discuterai pas avec toi plus longtemps. Allons ! si tu veux, pour les enfants ou pour ton exil, recevoir de mes richesses une assistance, parle : je suis prêt à te donner d'une main généreuse et à envoyer des symboles² à mes hôtes pour qu'ils te fassent bon accueil. Si tu me refuses, tu seras insensée ; apaise ta colère, tu as tout à y gagner.

¹ En effet ce genre de mariage n'est pas reconnu par la loi, et les enfants sont illégitimes.

² Il s'agit de signes de reconnaissance des liens d'hospitalité entre familles de pays étrangers.

MÉDÉE

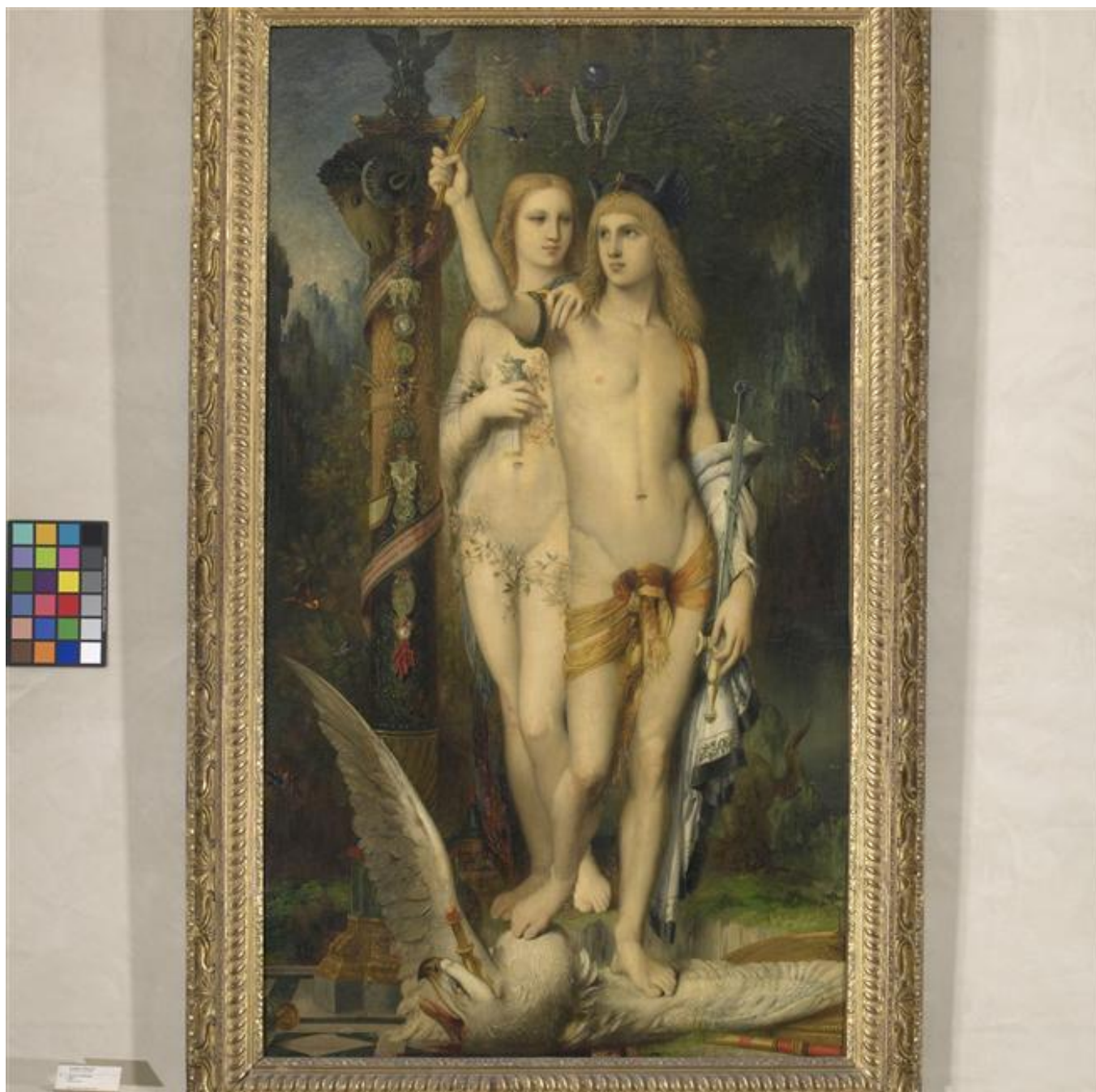
Non, je n'userai pas de tes hôtes et je n'accepterai rien : garde tes dons. Les présents d'un méchant homme ne sont d'aucun profit.

JASON

Du moins j'atteste les divinités que je consens à tout faire pour toi et les enfants. C'est toi qui rejettes mes bienfaits et par entêtement repousses des amis : tu aggravés ainsi tes souffrances.

MÉDÉE

Va-t'en. Le regret de ta jeune femme doit te prendre depuis le temps que tu es hors de vue du palais. Cajole ton épouse. Peut-être — un dieu écoutera ma voix — tel sera ton hymen que tu le renieras. (*Jason sort.*)



Gustave Moreau, *Jason et Médée*, 1865, [Louvre](#).

4. cinquième épisode : Médée et ses enfants (v. 1002-1080)

Le gouverneur amène à Médée ses enfants ; en les voyant elle sent faiblir sa résolution.

LE GOUVERNEUR

Maîtresse, on a fait grâce de l'exil à tes fils que voici, et les présents, l'épousée, fille du roi, les a reçus avec joie dans ses mains. C'est la paix de ce côté pour tes enfants. — Eh bien ! pourquoi restes-tu là, bouleversée, quand la fortune te favorise ? Pourquoi détournes-tu ta joue et n'accueilles-tu pas avec joie mes paroles ?

MÉDÉE

Hélas !

LE GOUVERNEUR

Voilà qui ne s'accorde pas avec mes nouvelles.

MÉDÉE

Hélas ! encore une fois.

LE GOUVERNEUR

T'ai-je annoncé un malheur sans le savoir ? Je me trompais donc en croyant t'apprendre une bonne nouvelle ?

MÉDÉE

Ta nouvelle est ce qu'elle est. Ce n'est pas toi que je blâme.

LE GOUVERNEUR

Pourquoi donc baisses-tu les yeux et verses-tu des larmes ?

MÉDÉE

Il le faut bien, vieillard ; voilà ce que les dieux et moi, dans ma folie, nous avons machiné.

LE GOUVERNEUR

Prends courage : toi aussi tu rentreras d'exil, grâce à tes fils, un jour.

MÉDÉE

Et d'autres rentreront dans la terre auparavant. Malheureuse que je suis !

LE GOUVERNEUR

Tu n'es pas la seule qu'on ait séparée de ses enfants. Il faut d'un coeur léger supporter les infortunes, quand on est mortel.

MÉDÉE

Je les supporterai. — Mais entre dans le palais et prépare à mes fils de ce qu'il leur faut chaque jour.

(Le gouverneur sort.)

Ô mes enfants, mes enfants, vous avez donc une cité, une demeure où, m'abandonnant à mon malheur, vous vivrez pour toujours, privés de votre mère. Et moi je m'en irai en exil vers une autre terre avant de jouir de vous deux et de vous voir heureux, avant de vous avoir mariés, d'avoir paré votre couche nuptiale et levé pour vous les torches de l'hyménée ! Ah! malheureuse que je suis à cause de mon orgueil ! C'est donc en vain, ô mes enfants, que je vous ai élevés, en vain aussi que j'ai peiné, que j'ai été déchirée par les souffrances, que j'ai supporté les terribles douleurs de l'enfantement ! Ah! oui, jadis, infortunée ! combien d'espérances avais-je placées en vous ! Vous me nourrissiez dans ma vieillesse et, après ma mort, vos mains m'ensevelissaient pieusement, chose enviée des hommes. Maintenant c'en est fait de cette douce pensée. Car privée de vous je traînerai une vie de tristesse et de souffrances. Et vous, votre mère, jamais plus vos yeux chéris ne la verront : vous serez partis vers une autre forme d'existence. Hélas ! hélas ! pourquoi tournez-vous vers moi vos yeux, mes enfants ? Pourquoi m'adressez-vous ce dernier sourire ? — Malheur! Que faire ? Le coeur me manque, femmes, quand je vois le regard brillant de mes enfants. Non, je ne pourrais pas. Adieu, mes anciens projets ! J'emmènerai mes fils loin du pays. Pourquoi me faut-il, pour torturer leur père par leur malheur à eux, redoubler mes malheurs à moi ? Non, non, pas moi. Adieu, mes projets. Mais quoi ? Je veux être condamnée à la risée en laissant mes ennemis impunis ? Allons ! de l'audace ! Ah! quelle est ma lâcheté d'abandonner mon coeur à ces faiblesses ! Rentrez dans le palais, mes enfants. *(Elle lève le bras vers le Soleil.)* Celui à qui Thémis interdit d'assister à mon sacrifice, cela le regarde, mais je ne laisserai pas faiblir ma main. Hélas ! Non, mon coeur, non, n'accomplis pas, toi,

ce crime. Laisse-les, malheureuse ! Épargne tes enfants. Ils vivront là-bas avec moi et seront ma joie. Non, par les vengeurs souterrains de l'Hadès, il n'arrivera jamais que je livre moi-même mes fils aux insultes de mes ennemis. Il faut absolument qu'ils meurent ; puisqu'il le faut, c'est moi qui les tuerai, qui les ai mis au monde. C'est chose faite, inévitable. D'ailleurs, la couronne sur la tête, dans ses voiles, la royale épousée expire ; j'en suis sûre, moi. Allons ! puisque je vais entrer dans la voie des plus terribles malheurs et leur faire prendre une voie plus funeste encore, je veux dire adieu à mes fils. Donnez, mes enfants, donnez à baiser votre main droite à votre mère. Ô main adorée, ô bouche adorée, traits et visage si nobles de mes enfants ! Puissiez-vous être heureux tous les deux, mais là-bas ! Le bonheur ici-bas, votre père vous l'a ravi. Ô doux embrassement ! ô délicieuse peau ! ô haleine si douce de mes enfants ! — Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Je ne suis plus capable de tourner mes regards vers mes fils. Je suis vaincue par les malheurs. Je sais les crimes que je vais oser, mais ma colère est plus puissante que ma volonté et c'est elle qui cause les plus grands maux aux mortels.



Medea, Bernard Safran, 1964.

<http://www.safran-arts.com/Medea.html>

« Le titre seul laisse entrevoir la suite à donner au portrait de groupe avec mère ; le couteau est absent, le spectateur-lecteur du titre est complice du regard de la femme et de ses intentions. C'est parce qu'il y a ce titre que le spectateur en vient à regarder de plus près la fermeté avec laquelle la mère tient ses enfants, qui est alors non plus vue comme le geste affectueux mais sévère d'une mère qui veut que ses enfants restent sages devant le peintre-photographe, mais comprise comme une manière de maintenir prisonniers des enfants à abattre. Et le regard inquiet des fils tout comme le ciel d'orage *kitsch* qui les entoure prennent alors une signification plus lourde que ne le laissaient indiquer ces poncifs. »

Florence Fix, *Médée, l'altérité consentie*, Clermont-Ferrand 2010, p. 63-64.

[Haut du document](#)

5. Exodos : Médée et Jason (v. 1293-1419)

JASON — Femmes, qui vous tenez ici près du palais, est-elle encore dans la maison, Médée qui a commis ces horribles crimes, ou s'est-elle éloignée en fuyant ? Car il faut qu'elle se cache sous la terre ou qu'elle s'élève sur des ailes dans les profondeurs de l'éther si elle ne veut pas payer sa dette à la maison royale. Croit-elle qu'après avoir tué les souverains du pays, impunément elle s'enfuira de ce palais ? Mais je me soucie moins d'elle que des enfants. Elle, ses victimes lui vaudront le mal qu'elle leur a fait. C'est la vie de mes enfants que je suis venu sauver : je crains que les parents de Créon ne leur fassent du mal et ne vengent le meurtre impie de leur mère.

LE CORYPHÉE — Infortuné ! Tu ne sais pas l'étendue de tes malheurs, Jason ; sinon, tu n'aurais pas tenu ce langage.

JASON — Qu'y a-t-il ? Veut-elle me tuer moi aussi ?

LE CORYPHÉE — Tes fils sont morts de la main de leur mère.

JASON — Malheur ! Que me dis-tu ? Ah ! quel coup mortel pour moi, femme !

LE CORYPHÉE — Oui, tes enfants ne sont plus, sache-le bien.

JASON — Où les a-t-elle tués ? Dans le palais ? ou dehors ?

LE CORYPHÉE — Ouvre les portes : tu verras tes enfants égorgés.

JASON (*à des esclaves*) — Tirez les verrous, serviteurs. Vite ! Faites sauter les gonds, pour que je voie mon double malheur ; eux qui sont morts, et elle (*dans un rugissement*) que je châtierai. (*Médée apparaît sur un char traîné par des dragons ailés, ses enfants à ses pieds.*)

MÉDÉE — Pourquoi ébranles-tu et forces-tu ces portes ? Pour chercher les morts et moi qui les ai fait périr ? Épargne-toi cette peine : si tu as besoin de moi, dis ce que tu veux. (*Jason s'élançe pour l'atteindre.*) Ta main ne me touchera jamais. Voilà le char que le Soleil, père de mon père, m'a donné comme rempart contre une main ennemie.

JASON — Ô monstre ! ô femme odieuse entre toutes aux dieux, à moi, et à la race entière des hommes ! Quoi ! sur tes enfants tu as osé porter le glaive, après les avoir mis au monde, pour me faire périr en m'enlevant mes fils ! Et après ce forfait tu regardes le Soleil et la Terre, quand tu as osé le crime le plus impie ! Puisses-tu périr ! Pour moi, aujourd'hui je suis sensé, mais j'étais insensé quand de ta demeure et d'un pays barbare je t'ai emmenée en Grèce à mon foyer, horrible fléau, traîtresse à ton père et à la terre qui t'avait nourrie. Ton génie vengeur, c'est contre moi que l'ont lancé les dieux, car tu avais tué ton frère à ton foyer quand tu montas sur le navire Argo à la belle proue. C'est par là que tu as commencé. Devenue ma femme et après m'avoir donné des enfants, par jalousie tu les as fait périr. Il n'est pas de femme grecque qui eût jamais osé un tel crime et pourtant avant elles je t'ai choisie pour épouse, — alliance odieuse et funeste pour moi ! — toi, une lionne, non une femme, nature plus sauvage que la Tyrrhénienne Scylla¹. Mais assez, car toi mille outrages ne pourraient te mordre, telle est l'impudence de ta nature. Va-t'en, ouvrière de hontes, souillée du sang de tes enfants ! Pour moi, il ne me reste qu'à pleurer mon sort : de mon nouvel hymen je ne jouirai pas, et mes fils que j'avais engendrés et élevés je ne pourrai plus leur adresser la parole vivants : je les ai perdus.

MÉDÉE — Je me serais longuement étendue à répondre à tes paroles, si Zeus mon père ne savait les services que je t'ai rendus et ce que tu m'as fait. Allons ! tu n'allais pas, après avoir outragé ma couche, mener agréable vie à te rire de moi avec la princesse, et celui qui te l'avait donnée pour femme, Créon, impunément me chasser de ce pays ! Après cela, appelle-moi, si tu veux, lionne ou Scylla, qui habite le sol tyrrhénien : comme tu le mérites, à mon tour je t'ai blessé au coeur.

JASON — Toi aussi tu souffres et partages mes malheurs.

MÉDÉE — Sache-le bien : ma douleur est un avantage, si de moi tu ne te ris pas.

JASON — Ô mes enfants, quelle mère criminelle vous avez eue !

MÉDÉE — Ô mes fils, comme vous a perdus la perfidie d'un père !

JASON — Non, ce n'est pas ma main qui les a fait périr.

MÉDÉE — C'est ton outrage et ton nouvel hymen.

¹ Il s'agit du monstre associé à Charybde, dans le détroit de Messine en mer Tyrrhénienne.

JASON — C'est pour ta couche que tu as accepté de les tuer.

MÉDÉE — Crois-tu que ce soit pour une femme un léger malheur ?

JASON — Oui, si elle est sage ; mais pour toi tout devient offense.

MÉDÉE (*montrant le corps des enfants*) — Ils ne vivent plus : voilà qui te mordra le coeur.

JASON — Ils vivent : cruels vengeurs, pour ta tête.

MÉDÉE — Les dieux connaissent le premier auteur de leur malheur.

JASON — Ils connaissent donc ton âme abominable.

MÉDÉE — Hais ! Je déteste ton odieux entretien.

JASON — Et moi le tien : la séparation est aisée.

MÉDÉE — Comment donc ? Qu'ai-je à faire ? Je la désire vivement moi aussi.

JASON — Laisse-moi ensevelir ces morts et les pleurer.

MÉDÉE — Non certes : c'est moi qui de ma main les ensevelirai. Je les porterai au sanctuaire d'Héra, la déesse d'Acraea, pour qu'aucun de mes ennemis ne les outrage en bouleversant leurs tombes. Et sur cette terre de Sisyphe¹ nous instituerons à jamais une fête solennelle et des cérémonies, en expiation de ce meurtre impie. Pour moi, je vais sur le territoire d'Érechthée² vivre avec Égée, fils de Pandion. Toi, comme il convient, tu mourras, misérable ! misérablement, frappé à la tête par un débris d'Argo³, et tu auras vu les amers résultats de ton nouvel hymen.

JASON — Ah! puissent te faire périr l'Erynis⁴ de tes enfants et la Justice vengeresse du meurtre !

MÉDÉE — Qui donc t'écoute, dieu ou génie, toi le parjure et l'hôte perfide ?

JASON — Hélas ! hélas ! Femme infâme ! Infanticide !

MÉDÉE — Va-t'en au palais ensevelir ton épouse.

JASON — J'y vais, privé de mes deux enfants.

MÉDÉE — Ce n'est encore rien que tes pleurs : attends la vieillesse.

JASON — Ô mes enfants adorés !

MÉDÉE — De leur mère, oui, de toi, non.

JASON — Pourquoi les as-tu tués ?

MÉDÉE — Pour faire ton malheur.

JASON — Hélas ! Je veux embrasser les lèvres chéries de mes fils, malheureux que je suis !

MÉDÉE — Maintenant tu leur parles, maintenant tu les chéris; tout à l'heure tu les repoussais.

JASON — Laisse-moi, au nom des dieux, toucher la douce peau de mes enfants.

MÉDÉE — Impossible. C'est jeter en vain tes paroles au vent. (*Le char disparaît.*)

JASON — Zeus, tu entends comme on me repousse, comme me traite cette femme abominable qui a tué ses enfants, cette lionne. Ah ! puisque c'est tout ce qui m'est permis et possible, je pleure mes fils et j'en appelle aux dieux, les prenant à témoin qu'après avoir tué mes enfants tu m'empêches de toucher et d'ensevelir leurs corps de mes mains. Plût aux dieux que je ne les eusse pas engendrés pour les voir égorgés par toi ! (*Il sort.*)

LE CORYPHÉE — De maints événements Zeus est le dispensateur dans l'Olympe. Maintes choses contre notre espérance sont accomplies par les dieux. Celles que nous attendions ne se réalisent pas ; celles que nous n'attendions pas, un dieu leur fraye la voie. Tel a été le dénouement de ce drame⁵.

[Haut du document](#)

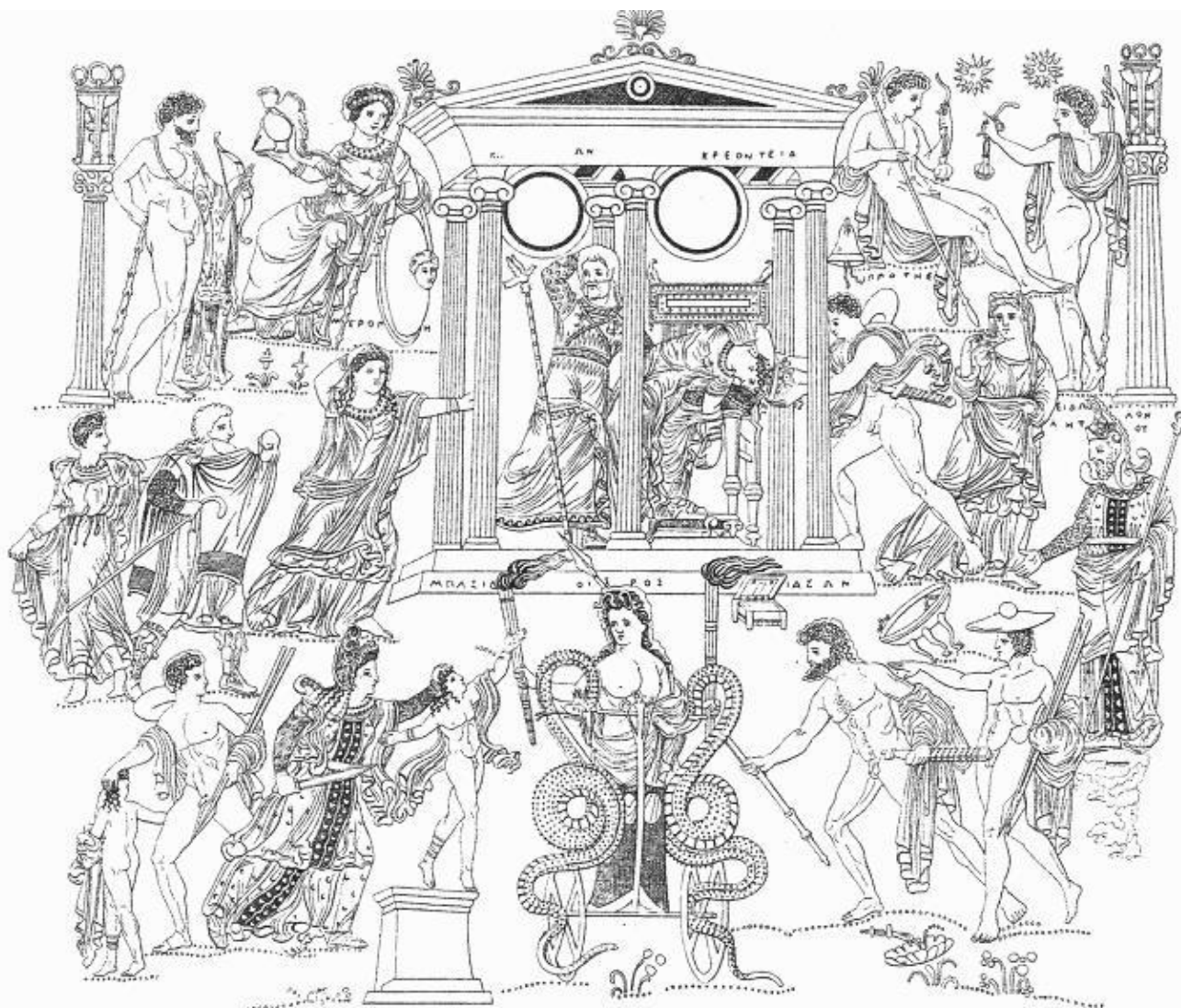
¹ Roi fondateur de Corinthe, connu pour le rocher qu'il pousse éternellement aux enfers.

² Périphrase désignant Athènes.

³ Nom du bateau des Argonautes, qui emmena Jason en Colchide à la conquête de la Toison d'or.

⁴ Divinité infernale qui punit les meurtriers.

⁵ Cette dernière réplique est commune à plusieurs tragédies d'Euripide.



[Dessin](#) d'après un [vase à figures rouges](#) de Canossa en Apulie, conservé à Munich (v. 330 av. J.-C.).

En bas à gauche, Médée (en grec *Mèdeia*, ΜΗΔΕΙΑ) en costume de barbare orientale s'apprête à tuer l'un de ses enfants tandis que l'autre est écarté par un jeune homme. Devant elle au milieu Oistros (= l'aiguillon), figure de la jalousie furieuse, montée sur le char aux dragons, porte les flambeaux qui vont mettre le feu au palais ; à droite Jason (ΙΑΣΩΝ) arrive trop tard. Au-dessus de celui-ci deux objets significatifs : la cassette des sortilèges de Médée et un trépied pour leur préparation. Les deux jeunes gens à droite et à gauche, portant le pétase, restent mystérieux : des dieux secourables (Hermès, les Dioscures), ou des Argonautes compagnons de Jason ?

Rangée du milieu : dans le palais au centre la fille de Créon, appelée ici Kreontéia, s'écroule empoisonnée, mal retenue par son père. A gauche accourt Mérope sa mère, à droite Hippotès son frère qui essaie vainement d'arracher le diadème empoisonné. A côté de lui la nourrice s'enfuit. Tout à droite en costume le fantôme d'Aiétès, père de Médée. Tout à gauche peut-être le gouverneur des enfants (avec un bâton) et une jeune fille (?) non identifiée.

En haut les dieux : ceux qui ont participé à l'expédition des Argonautes, à droite les Dioscures étoilés et à gauche Hercule ; à côté de celui-ci Athéna, protectrice de Jason au départ de l'expédition.

[Haut du document](#)

Médée de SÉNÈQUE

Sur l'auteur, voir le dossier « La tragédie et la comédie à Rome ».

Une analyse approfondie de la pièce est présentée par Florence DUPONT, *Le théâtre à Rome*, Paris 1988.

Médée est l'une des neuf tragédies attribuées à Sénèque, et dont la composition est datée des années 60 à 65 après J.-C. Le personnage est parfaitement connu du public cultivé romain grâce aux œuvres grecques et notamment à la pièce d'Euripide, ainsi qu'à certains auteurs latins très lus : d'Ennius (239-169 av. J.-C.), considéré comme l'un des fondateurs de la littérature latine, il ne reste que des [fragments](#) ; Ovide traite plusieurs fois le sujet : dans les *Métamorphoses* (livre 7, v. 1-452), dans deux *Héroïdes*, lettres fictives entre personnages mythologiques (lettres 6 et 12), et dans une tragédie aujourd'hui perdue mais célèbre à son époque.

Sénèque lui-même, dans sa tragédie *Phèdre* (voir le dossier sur cette pièce), fait citer Médée par Hippolyte pour conclure sa tirade contre les femmes (v. 563-564) : « Ne parlons pas des autres : la seule épouse d'Égée, Médée, ferait des femmes une espèce abominable ».

Inspirée de la pièce d'Euripide, celle de Sénèque s'en écarte par sa relative brièveté et par des choix différents : le personnage d'Égée disparaît, celui de Jason est moins terne, celui de Médée plus effrayant : le meurtre des enfants a lieu sur scène.

La scène est à Corinthe, devant la maison de Médée, le jour des noces de Jason et de la fille de Créon.

Les personnages :

La Nourrice

Les deux fils de Médée (rôles muets)

Médée, fille du roi de Colchide et première épouse de Jason

Créon, roi de Corinthe

Jason

Un Messager

Le Chœur, composé de Corinthiens

Des soldats et serviteurs de Créon (muets)

PLAN :

V. 1-55 : Médée demande aux dieux de lui inspirer une terrible vengeance.

V. 56-115 : le chœur chante le mariage de la fille de Créon.

V. 116-178 : Médée s'exhorte à la vengeance, malgré les observations de la nourrice.

V. 179-300 : Créon exile Médée mais lui concède un jour de délai.

V. 301-379 : le chœur rappelle l'exploit des Argonautes, dont le voyage ouvrit la terre entière aux hommes.

V. 380-430 : Médée, malgré les avertissements de la nourrice, annonce une vengeance inoubliable.

V. 431-578 : Jason cherche en vain à apaiser Médée ; elle obtient la faveur d'embrasser ses enfants avant de partir ; Jason sorti, elle se prépare à la vengeance.

V. 579-669 : le chœur rappelle les malheurs des Argonautes, et demande aux dieux d'épargner Jason.

V. 670-739 : la nourrice décrit les poisons préparés par Médée.

V. 740-848 : invocations magiques de Médée et préparation des objets empoisonnés qu'elle remet à ses enfants pour la jeune épousée.

V. 849-878 : le chœur dit ses craintes devant l'étrange comportement de Médée.

V. 879-890 : le messager annonce la mort de Créon et de sa fille et l'incendie du palais.

V. 891-977 : Médée délibère si elle tuera ou non ses enfants ; puis elle tue le premier d'entre eux.

V. 978-1027 : montée sur le toit de sa maison Médée tue le deuxième enfant et s'enfuit sur un char ailé, pendant que Jason se lamente.

Rappelons que la division en actes n'existe pas pour la tragédie dans l'antiquité.

Extraits :

1. V. 1-55 : [entrée de Médée](#)
2. V. 301-379 : [le chœur](#)
3. V. 431-578 : [discussion](#) Jason - Médée
4. V. 740-848 : les [sortilèges](#) de Médée
5. V. 891-1027 : le [dénouement](#)

Traduction Greslou (<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/seneque/medee.htm>), modifiée.

1. début de la pièce : l'entrée de Médée

Dieux de l'Hymen, et toi, Lucine¹, gardienne du lit conjugal ; Minerve, qui enseignas à Tiphys² l'art de diriger le navire nouveau sur les flots obéissants ; redoutable roi des profondes mers³ ; Soleil, qui distribues le jour au monde ; triple Hécate⁴, qui prêtes à de mystérieux sacrifices la lumière favorable ; vous tous, dieux nommés par Jason, et vous, divinités que Médée a droit d'invoquer, chaos de l'éternelle nuit, régions souterraines de l'enfer, Ombres impies, souverain de ce royaume funeste, et toi, son épouse, enlevée par un séducteur plus fidèle⁵, je vous invoque d'une voix sinistre : venez, déesses qui punissez les crimes, venez avec votre chevelure de serpents en désordre et des torches funèbres dans vos mains sanglantes, venez telles que vous parûtes autrefois à mes noces ; apportez-moi la mort pour cette nouvelle épouse, la mort pour son père et pour toute cette race royale, et laissez-moi vous demander un supplice plus terrible pour l'époux. Qu'il vive, mais pour errer dans des villes inconnues, pauvre, exilé, tremblant, détesté, sans asile ; réduit à regretter mon amour, à frapper deux fois à une porte étrangère comme un hôte fatal ; et, ce qui est le vœu le plus cruel que je puis former contre lui, qu'il ait des enfants semblables à lui-même, semblables à leur mère ! Je suis, oui, je suis déjà vengée, j'ai des enfants. Mais c'est trop de plaintes et de paroles inutiles. N'irai-je pas contre mes ennemis ? n'éteindrai-je pas les torches nuptiales et la clarté du jour ? Le Soleil, père de ma famille, voit un pareil spectacle ! Il se laisse voir lui-même, et, monté sur son char, suit sa route accoutumée dans l'azur d'un ciel sans nuages ! Il ne recule pas, il ne ramène pas le jour en arrière ! Laisse-moi, laisse-moi traverser les airs sur ton char, ô mon père ; confie-m'en la conduite, et remets en mes mains les rênes brûlantes de tes coursiers enflammés. L'incendie de Corinthe réunira les deux mers qu'elle sépare. C'est le seul parti qui me reste : je porterai comme ma rivale une torche d'hyménée, je réciterai les prières sacramentelles, et j'immolerai des victimes sur les autels consacrés pour ce grand jour. Cherche dans leurs entrailles mêmes le chemin de la vengeance, ô mon âme ; si tu sais encore oser, et s'il te reste quelque chose de ta vigueur première, bannis toute crainte de femme, et revêts-toi de toutes les fureurs du Caucase. Tous les crimes qu'ont vus le Phasé et le Pont⁶, Corinthe les verra : je roule dans mon esprit des projets affreux, inouïs, abominables, qui doivent épouvanter à la fois le ciel et la terre. Blessures, meurtre, membres épars et sans sépulture, qu'est-ce que cela ? mes premiers essais de jeune fille⁷. Je veux que ma colère aujourd'hui soit plus terrible ; femme et mère, il me faut de plus grands forfaits. Arme-toi de fureur, et prépare tout ce que tu as de rage et de puissance pour détruire ; que le souvenir de ta répudiation soit sanglant comme celui de tes noces. Comment vas-tu quitter ton époux ? comme tu l'as suivi. Abrège ces vains retards ; tu es entrée dans ce palais par un crime, c'est par un crime qu'il faut en sortir.



Médée
50-75 ap. J.-C.. Copie d'après une
peinture de Timomaque achetée par
César, Pompéi ;
Naples, [Museo Archeologico Nazionale](https://www.museoarcheologico-napoli.it/)

[Haut du document](#)

¹ Surnom de Junon, qui préside aux accouchements (*Lux*, la lumière).

² Nom du pilote du navire Argo.

³ Neptune.

⁴ Triple parce qu'elle règne sur le ciel, la terre et la mer, elle est en relation avec les démons et la sorcellerie.

⁵ Proserpine, enlevée par Pluton, et plus fidèle que Jason.

⁶ Le Phasé est le fleuve de la Colchide ; le Pont est le Pont-Euxin, la mer Noire.

⁷ Allusions aux premiers crimes de Médée au moment de la rencontre avec Jason.

2. deuxième chant du chœur (v. 301-379)

La navigation des Argonautes est traditionnellement considérée comme la première exploration maritime du monde.

Il fut hardi, le premier navigateur qui osa fendre les flots perfides sur un fragile vaisseau, et laisser derrière lui sa terre natale, confier sa vie au souffle capricieux des vents, et poursuivre sur les mers sa course aventureuse, n'ayant pour barrière entre la vie et la mort que l'épaisseur d'un bois mince et léger ! On ne connaissait point alors le cours des astres, et l'on ne savait point encore se régler sur la position des étoiles qui brillent dans l'espace. Les vaisseaux ne pouvaient éviter ni les Hyades pluvieuses, ni l'influence de la Chèvre d'Olène, ni celle du Chariot glacé que suit et dirige à pas lents le vieux Bouvier¹. Zéphyre et Borée² n'avaient pas encore de nom.

Tiphys le premier osa déployer des voiles sur le grand abîme, et dicter aux vents de nouvelles lois. Il sut tantôt les ouvrir tout entières, tantôt les étendre au pied du mât pour recevoir le vent de côté ; abaisser prudemment les vergues à moitié du mât, ou les élever jusqu'à son sommet lorsque l'ardeur des matelots appelle toute la force des vents et que la banderole de pourpre s'agite vivement au haut du navire.

Nos pères vivaient dans des siècles d'innocence et de pureté. Chacun alors demeurait tranquille sur le rivage qui l'avait vu naître et vieillissait sur la terre de ses aïeux, riche de peu, ne connaissant de trésors que ceux du pays natal.

Le vaisseau de Thessalie³ rapprocha les mondes que la nature avait sagement séparés, soumit la mer au mouvement des rames, et joignit à nos misères les périls d'un élément étranger. Ce malheureux navire paya chèrement son audace par cette longue suite de dangers qu'il lui fallut courir, entre les deux montagnes⁴ qui ferment l'entrée de l'Euxin et qui se heurtaient l'une contre l'autre avec le retentissement de la foudre, tandis que la mer, prise entre elles, lançait jusqu'aux nues ses vagues écumantes. Le courageux Tiphys pâlit à cette vue, et laissa le gouvernail échapper à sa main défaillante ; Orphée se tut, et sa lyre resta muette sous ses doigts ; Argo lui-même perdit l'usage de la parole⁵. Et quand la vierge du Pélore de Sicile⁶, entourée de ses chiens furieux, les faisait aboyer tous à la fois, qui des navigateurs ne trembla de tous ses membres en entendant tous ces cris poussés par un seul monstre ? Quelle dut être aussi leur terreur aux chants harmonieux des cruelles Sirènes, entendues sur la mer d'Ausonie⁷, et qui, accoutumées à retenir les vaisseaux par le charme de leur voix, se laissèrent presque entraîner aux doux accents de la lyre d'Orphée ?

Quel fut le prix de ce hardi voyage ? une toison d'or, et Médée plus cruelle que les flots mêmes, digne récompense des premiers navigateurs. Maintenant la mer est soumise, et se courbe sous nos lois : plus n'est besoin d'un navire construit par Minerve, et monté par des rois ; la moindre barque peut s'aventurer sur les flots : les bornes antiques sont renversées, et les peuples vont bâtir les villes sur des terres nouvelles. Le monde est ouvert en tout sens, et rien plus n'est à sa place. L'Indien boit l'eau glacée de l'Araxe⁸, le Perse boit celle de l'Elbe et du Rhin. Un temps viendra, dans le cours des siècles, où l'Océan élargira la ceinture du globe, pour découvrir à l'homme une terre immense et inconnue ; la mer nous révélera de nouveaux mondes, et Thulé ne sera plus la borne de l'univers⁹.



Nicosthènes, coupe attique à figures noires, 520 av. J.-C., [Louvre](#).

[Haut du document](#)

¹ Différentes constellations utiles à la navigation. La chèvre est Amalthée qui nourrit Jupiter enfant.

² Vents du Sud-Ouest et du Nord

³ Région d'origine de Jason.

⁴ Les Symplégades, rochers dangereux au débouché du Bosphore sur la mer Noire.

⁵ Le bois du navire, qui venait des chênes de Dodone, passait pour rendre des oracles.

⁶ Scylla, monstre à voix de chienne, proche de Charybde dans le détroit de Messine.

⁷ Autre nom de l'Italie.

⁸ Ce fleuve, qui a gardé son nom ancien, coule aujourd'hui entre la Turquie et l'Azerbaïdjan.

⁹ Phrase qui sera considérée comme prophétique à partir de la fin du XVI^e siècle. Thulé est le nom de la dernière terre au Nord-Ouest du monde gréco-romain : suivant les auteurs, elle désigne les Orcades ou la Norvège, ou peut-être l'Islande.

3. Discussion entre Jason et Médée (v. 431-578)

JASON. — Ô destinée cruelle, ô sort impitoyable, et toujours également cruel dans sa faveur et dans sa haine ! Les dieux ne savent-ils donc trouver à mes malheurs que des remèdes pires que les maux ? Si je veux garder la foi conjugale et la reconnaissance que je dois à mon épouse, il me faut dévouer ma tête à la mort ; si je ne veux pas mourir, je suis forcé de devenir parjure. Ce n'est pas la crainte pourtant qui me fait oublier mes engagements d'époux, c'est ma tendresse alarmée ; car la mort de mes enfants suivrait de près la nôtre. Si tu habites le ciel, sainte justice, je t'invoque, et te prends à témoignage ! c'est à mes enfants que je me dévoue ; leur mère elle-même, j'en suis sûr, malgré sa violence et son humeur intraitable, tient plus à ses enfants qu'à son époux. Je viens essayer l'effet de mes prières sur son âme irritée. Voici qu'à ma vue, elle s'agite et bondit de fureur ; la haine respire sur tous ses traits, et son visage exprime toute la colère qui bouillonne dans son cœur.

MÉDÉE. — Je fuis, Jason, je fuis ; l'exil n'est pas nouveau pour moi ; c'est la cause de l'exil qui est nouvelle. C'est pour toi que j'ai fui, jusqu'à ce jour ; maintenant.... je quitte ces lieux, je pars. Mais en me chassant de ton palais, où veux-tu que j'aille ? vers le Phasé¹, en Colchide, dans le royaume de mon père, dans ces plaines arrosées du sang de mon frère ? en quel pays m'ordonnes-tu de porter mes pas ? quelles mers faut-il que je traverse encore ? le détroit de l'Euxin, par où j'ai ramené toute une armée de héros, en suivant un amant adultère à travers les Symplégades ? est-ce l'humble Iolchos, la Thessalie ou Tempé que tu me donnes pour séjour ? toutes les voies que je t'ai ouvertes, je me les suis fermées à moi-même.

Où me renvoies-tu ? tu m'imposes l'exil, mais tu ne m'en indiques pas le lieu ; il faut partir, voilà ce qu'ordonne le gendre de Créon. Je consens à tout ; accable-moi des plus cruels traitements, je les ai tous mérités ; que le roi dans sa colère épuise toutes les cruautés contre la rivale de sa fille, qu'il charge mes mains de chaînes, qu'il me plonge dans l'éternelle nuit d'un cachot affreux, c'est moins encore que je ne mérite. Homme ingrat ! souviens-toi donc de ces taureaux à la brûlante haleine, de ces monstres effrayants qui glaçaient de terreur tes compagnons et toi-même, dans cette plaine d'où sortait une moisson furieuse de soldats armés, ces ennemis inattendus, nés de la terre, et qui, à mon commandement, périrent tous de la main les uns des autres. Rappelle-toi encore le bélier de Phryxus dont tu venais conquérir la riche dépouille², et le dragon vigilant forcé pour la première fois de céder à la puissance du sommeil ; et mon frère mis à mort, et tous les crimes résumés par moi en un seul crime, et les filles de Pélias abusées par mes artifices jusqu'à mettre en pièces le corps de leur vieux père qui ne devait point revivre. N'oublie pas non plus que, pour chercher sur tes pas un autre royaume, j'ai abandonné le mien.

Par les enfants que tu espères d'une nouvelle épouse, par le repos que tu vas trouver dans le palais de Créon, par les monstres que j'ai vaincus, par ces mains toujours dévouées à te servir, par les périls dont je t'ai délivré, par le ciel et la mer témoins de nos serments, prends pitié de ma misère, je t'en supplie, et rends-moi aux jours de ton bonheur le prix de mes bienfaits. De toutes ces richesses que les Scythes vont ravir si loin et rapportent des brûlantes plaines de l'Inde, de ces amas d'or si considérables que nos palais ne peuvent les contenir et que nous en faisons l'ornement de nos bois, je n'ai rien emporté dans ma fuite, rien que les membres de mon frère ; encore était-ce pour toi. Ma patrie, mon père, mon frère, ma pudeur, je t'ai tout sacrifié : ce fut ma dot ; rends-moi tous ces biens puisque tu me renvoies.

JASON. — Créon dans sa colère voulait vous³ ôter la vie ; mes larmes l'ont apaisé, il borne sa vengeance à un ordre d'exil.

MÉDÉE. — Je regardais l'exil comme un châtement ; il me faut, à ce que je vois, le recevoir comme une faveur.

JASON. — Tandis que vous le pouvez encore, fuyez, sauvez-vous de ces lieux. Les rois sont terribles dans leur colère.

MÉDÉE. — Ce que tu me conseilles, c'est pour Créüse que tu penses l'obtenir. Tu veux l'affranchir d'une rivale odieuse.

JASON. — Médée me reproche mes amours ?

MÉDÉE. — Oui, et tes meurtres, et tes perfidies.

JASON. — Mais de quels crimes enfin pouvez-vous m'accuser ?

MÉDÉE. — De tous ceux que j'ai commis.

JASON. — Il ne reste plus qu'à me déclarer coupable même de tous vos forfaits.

MÉDÉE. — Ces forfaits sont les tiens, oui les tiens ; le crime est à celui qui en recueille les fruits. Quand je serais infâme pour tous les autres, toi seul devrais me défendre, et soutenir mon innocence. Celui qui se rend coupable pour ton service doit être pur à tes yeux.

¹ Rappel des étapes de la vie de Médée à la suite de Jason : le Phasé est un fleuve de Colchide ; pour s'échapper Médée a coupé son frère en morceaux que son père a ramassés ; l'Euxin est la mer Noire ; pour les Symplégades voir note 4 page précédente ; Iolchos et Tempé en Thessalie sont la patrie de Jason.

² La toison d'or du bélier qui permit la fuite de Phryxus jusqu'en Colchide.

³ Le vouvoiement vient du traducteur ; dans le texte latin bien sûr Jason tutoie Médée.

JASON. — La vie est un supplice quand on rougit de celui dont on l'a reçue.

MÉDÉE. — On ne la conserve pas quand on rougit de l'avoir reçue.

JASON. — Que ne calmez-vous plutôt ces mouvements de fureur ? vous êtes mère, songez à vos enfants.

MÉDÉE. — Je n'en veux plus, je les renie, je les repousse de moi si Créüse doit leur donner des frères.

JASON. — Elle est reine pour offrir un asile à des fils d'exilés, et puissante pour les protéger dans leur infortune.

MÉDÉE. — Que les dieux m'épargnent ce malheur affreux, de voir un sang illustre mêlé au sang d'une race infâme, et les descendants du Soleil unis aux enfants de Sisyphe¹.

JASON. — Pourquoi cette obstination cruelle à vouloir nous perdre ainsi tous les deux ? partez, je vous en conjure.

MÉDÉE. — Créon lui-même a écouté mes prières.

JASON. — Que puis-je faire pour vous, dites-le moi ?

MÉDÉE. — Pour moi ? tout, jusqu'au crime.

JASON. — Je suis entre deux rois qui me pressent.

MÉDÉE. — Tu as aussi Médée plus puissante qu'eux, et plus redoutable. Faisons-en l'épreuve, laisse-moi les combattre, et que Jason soit le prix de la victoire.

JASON. — Le malheur a brisé mon courage ; vous-même, craignez le retour des maux qui déjà vous ont accablée.

MÉDÉE. — Dans tous les temps je suis restée maîtresse de la fortune.

JASON. — Acaste² s'avance ; Créon, plus proche encore, est aussi plus redoutable.

MÉDÉE. — Il faut les fuir tous les deux. Je n'exige pas que tu prennes les armes contre ton beau-père ; Médée ne veut pas que tu souilles tes mains du sang de ta famille : conserve ta vertu, mais suis-moi.

JASON. — Et qui nous défendra, si nous avons à soutenir une double guerre ? si Créon et Acaste réunissent leurs armées contre nous ?

MÉDÉE. — Ajoute à leurs armées celles de Colchide, sous la conduite d'Étès³, joins les Scythes aux Grecs, et tu verras tous ces ennemis périr au sein des flots.

JASON. — L'éclat du sceptre m'inspire de l'effroi.

MÉDÉE. — Prends garde plutôt qu'il n'excite tes désirs.

JASON. — Cet entretien pourrait devenir suspect, ne le prolongeons pas plus longtemps.

MÉDÉE. — Puisqu'il en est ainsi, puissant Jupiter, fais retentir le ciel du bruit de ton tonnerre, arme tes mains et prépare tes flammes vengeresses. Que tes feux ébranlent le monde en déchirant les nuages. Tu n'as pas besoin de choisir la place où tu dois frapper ; lui ou moi, n'importe ; qui que ce soit de nous deux qui meure, ce sera toujours un coupable ; et ta foudre ne s'égarera pas en tombant sur nous.

JASON. — Revenez à des pensées plus sages, et parlez avec moins de fureur. S'il y a dans le palais de mon beau-père quelque chose qui puisse adoucir l'amertume de votre exil, vous n'avez qu'à le demander.

MÉDÉE. — Je sais mépriser les trésors des rois, et c'est, tu ne l'ignores pas, ce que j'ai toujours fait. Seulement laisse-moi prendre mes enfants, pour qu'ils m'accompagnent dans mon exil et que je puisse répandre mes larmes dans leur sein ; toi, ta nouvelle épouse te donnera d'autres enfants.

JASON. — Je voudrais pouvoir consentir à ce que vous me demandez, je l'avoue, mais l'amour paternel me le défend ; Créon lui-même, tout roi qu'il est, et mon beau-père, n'obtiendrait jamais de moi un pareil sacrifice. Mes enfants sont les seuls liens qui m'attachent à la vie, la seule consolation de mes cuisantes peines ; je renoncerais plutôt à l'air que je respire, à mes propres membres, à la lumière du jour.

MÉDÉE. — Voilà donc comme il aime ses enfants ! c'est bien, il est en ma puissance, j'ai un endroit où le frapper. Permettez au moins qu'en partant je leur parle une dernière fois, que je leur donne mes derniers baisers de mère : vous ne pouvez me refuser cette faveur ; ce sont les dernières paroles que vous entendrez de moi ; oubliez tout ce que j'ai pu vous dire dans le désordre de la colère : conservez de moi un souvenir plus favorable, et que ces paroles furieuses sortent de votre mémoire.

JASON. — Je les ai toutes oubliées ; ce que je vous demande seulement, c'est de modérer l'excès de votre douleur, et de rendre la paix à votre âme : la résignation dans le malheur en adoucit l'amertume. (*Il sort*).

MÉDÉE. — Il s'en va ! Quoi ! Tu me quittes ainsi, oubliant et moi-même, et tous mes bienfaits ! Ne te souvient-il plus de moi ? il faut qu'il t'en souvienne à jamais. Maintenant, à l'œuvre, Médée ; déploie toute ta puissance et toutes tes ressources. Le fruit de tant de crimes pour toi, c'est de ne plus connaître de crimes ; la ruse ne servirait de rien ici, on te craint. Frappe à l'endroit où l'on ne peut songer à se défendre ; allons, il faut oser, il faut exécuter ce qui est en ta puissance, et même ce qui est au dessus de tes forces.

¹ Médée descend du Soleil, Créon et sa fille de Sisyphe, brigand devenu roi.

² Fils de Pélidas qui a envoyé Jason en Colchide et fut tué par Médée dans les circonstances rapportées plus haut.

³ Père de Médée.

Et toi, ma fidèle nourrice, la confidente de mes peines, la compagne de ma vie agitée, viens seconder mes tristes résolutions. Il me reste un manteau précieux, don céleste consacré dans ma famille et le plus bel ornement du royaume, donné par le Soleil à mon père comme une marque de sa haute origine ; j'ai de plus un beau collier d'or et un peigne d'or étincelant de pierreries, qui me sert à parer ma tête : je veux que mes enfants les offrent de ma part à la nouvelle épouse, mais après que je les aurai moi-même imprégnés d'un poison magique par la force de mes enchantements. Il faut invoquer Hécate¹ et préparer l'affreux sacrifice ; dressons l'autel, et que le feu s'allume.



Carle Van Loo, *Jason et Médée*, 1759, [Berlin Charlottenburg](#)

Commentaire de Diderot sur ce tableau (*Salon de 1759*) :

« Enfin nous l'avons vu ce tableau fameux de *Jason et Médée*, par Carle Van Loo. Ô mon ami, la mauvaise chose ! C'est une décoration théâtrale avec toute sa fausseté ; un faste de couleur qu'on ne peut supporter ; un Jason d'une bêtise inconcevable. L'imbécile tire son épée contre une magicienne qui s'envole dans les airs, qui est hors de sa portée, et qui laisse à ses pieds ses enfants égorgés. C'est bien cela ! Il fallait lever au ciel des bras désespérés, avoir la tête renversée en arrière ; les cheveux hérissés ! une bouche ouverte qui poussât de longs cris, des yeux égarés... Et puis, une petite Médée, courte, raide, engoncée, surchargée d'étoffes ; une Médée de coulisses ; pas une goutte de sang qui tombe de la pointe de son poignard et qui coule sur ses bras ; point de désordre, point de terreur. On regarde, on est ébloui et on reste froid. La draperie qui touche au corps a le mat et les reflets d'une cuirasse ; on dirait d'une plaque de cuivre jaune. Il y a sur le devant un très bel enfant renversé sur les degrés arrosés de son sang ; mais il est sans effet. Ce peintre ne pense ni ne sent. »

[Haut du document](#)

¹ Cf. note 4 du texte 1.

4. les sortilèges de Médée (v. 740-848)

MÉDÉE. — Je vous invoque, ombres silencieuses, divinités funèbres, aveugle Chaos, ténébreux palais du roi des enfers, cavernes de la mort défendues par les fleuves du Tartare ! Âmes coupables, arrachez-vous un instant à vos supplices et venez assister à ce nouvel hymen ! Que la roue qui déchire les membres d'Ixion¹ s'arrête et le laisse toucher la terre ; que Tantale puisse enfin boire au gré de son envie les eaux de Pirène. Il me faut pour le beau-père de mon époux² le plus affreux de vos tourments. Que le rocher roulant de Sisyphe cesse de fatiguer ses bras ; et vous, Danaïdes, qui vous consommez en vain à remplir vos tonneaux, venez toutes, l'œuvre qui doit s'accomplir en ce jour est digne de vous ! Et toi, qu'appellent mes enchantements, astre des nuits, descends sur la terre sous la forme la plus sinistre, et avec toutes les terreurs qu'inspirent tes trois visages³ !

C'est pour toi que, suivant l'usage de mon pays, brisant les nœuds qui retiennent ma chevelure, j'ai erré pieds nus dans les forêts solitaires, fait tomber la pluie par un ciel sans nuages, abaissé les mers et contraint l'Océan de refouler ses vagues impuissantes jusque dans ses plus profonds abîmes. J'ai, par ma puissance, troublé l'harmonie des mondes, fait luire en même temps le flambeau du jour et les astres de la nuit, et forcé l'Ourse du pôle à se plonger dans les flots qu'elle ne doit jamais toucher⁴. J'ai changé l'ordre des saisons ; j'ai fait naître les fleurs du printemps parmi les feux de l'été et montré des moissons inconnues sous les glaces de l'hiver. J'ai forcé les flots impétueux du Phasé à remonter vers leur source ; j'ai arrêté le cours du Danube et enchaîné ses ondes menaçantes qui s'écoulaient par tant de bras ; j'ai fait gronder les flots, j'ai soulevé les mers sans le secours des vents. Au seul bruit de ma voix, une antique et sombre forêt a perdu son ombrage ; le soleil, interrompant sa carrière, s'est arrêté au milieu du ciel ; les Hyades⁵ vacillent à mes terribles accents. Il est temps, Hécate, de venir assister à tes noirs sacrifices. C'est pour toi que, d'une main sanglante, j'ai formé cette couronne qu'entoure neuf fois le serpent qui fut un des membres du géant Typhée, dont la révolte ébranla le trône de Jupiter. C'est ici le sang d'un perfide ravisseur que Nessus donna en mourant à Déjanire ; c'est ici la cendre du bûcher de l'Œta ; elle est imprégnée du poison qui consuma le corps d'Hercule. Tu vois ici le tison d'Althée⁶, sœur tendre autant que mère impie dans sa vengeance. Voici les plumes des Harpyes laissées par elles dans un antre inaccessible, en fuyant la poursuite de Zétès⁷ ; en voici d'autres arrachées aux oiseaux du Stymphale, blessés par les flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne.

Mais l'autel retentit : je reconnais ses trépieds qu'agite une déesse favorable. Je vois le char rapide d'Hécate, non celui qu'elle guide à travers les nuits quand son visage forme un cercle parfait de lumière argentée, mais celui qu'elle monte quand, vaincue par les enchantements des magiciennes de Thessalie, elle prend une figure sombre et effrayante et resserre la courbe qu'elle doit décrire dans le ciel. J'aime cette lumière pâle et blafarde que tu verses dans les airs, ô déesse ; frappe les nations d'une horreur inconnue ; le son des bronzes corinthiens va venir à ton secours ; je t'offre un sacrifice solennel sur des gazons sanglants, et j'en allume le feu nocturne avec cette torche retirée du milieu des tombeaux. C'est pour toi qu'en tournant ainsi ma tête je prononce les paroles sacrées ; c'est pour toi que mes cheveux épars sont à peine retenus par une bandelette flottante, comme dans la cérémonie des funérailles ; c'est pour toi que je secoue ce rameau trempé dans les eaux du Styx ; c'est pour toi que, découvrant mon sein jusqu'à la ceinture, je vais me percer les bras avec ce couteau sacré et répandre mon sang sur l'autel. Accoutume-toi, ma main, à tirer le glaive et à faire couler un sang qui m'est cher⁸. Je me suis frappée, et la liqueur sacrée s'est répandue. Si tu trouves que je t'invoque trop souvent, Hécate fille de Persès, pardonne à mes prières importunes. Aujourd'hui, comme toujours, c'est Jason qui me force d'implorer ton assistance. Pénètre d'un venin puissant cette robe que je destine à Créüse ; et qu'aussitôt qu'elle l'aura revêtue, il en sorte une flamme active qui dévore jusqu'à la moelle de ses os. J'ai enfermé dans ce collier d'or un feu invisible que j'ai reçu de Prométhée, si cruellement puni pour le vol qu'il a fait au ciel et qui m'a enseigné l'art d'en combiner la puissance funeste. Vulcain aussi m'a donné un autre feu caché sous une mince enveloppe de soufre. J'ai de plus des feux vivants de la foudre tirés du corps de Phaéton⁹, enfant du Soleil ainsi que moi. J'ai des flammes de la Chimère ; j'en ai d'autres qui viennent de la poitrine embrasée du taureau de Colchide ; je les ai mêlées avec le fiel de Méduse, pour leur conserver toute leur vertu.

¹ Ixion, Tantale, Sisyphe et les Danaïdes sont des criminels condamnés à un châtement éternel aux enfers.

² Périphrase paradoxale pour désigner Créon.

³ Désignation d'Hécate (voir note 4 du texte 1) qui est aussi la Lune.

⁴ La grande et la petite Ourse restent normalement visibles en toute saison.

⁵ Constellation printanière annonciatrice de pluie.

⁶ Althée possédait un tison dont la combustion devait annoncer la mort de son fils Méléagre ; après que celui-ci eut tué les frères de sa mère, Althée enflamma le tison puis elle se pendit.

⁷ Les Harpyes, divinités ailées voleuses d'enfants, ont été poursuivies par Zétès et son frère qui moururent en les éliminant.

⁸ Allusion au meurtre à venir de ses enfants.

⁹ Fils du Soleil, il conduisit de façon désastreuse le char de son père et mourut foudroyé par Zeus.

Augmente l'énergie de ces poisons, divine Hécate ! nourris les semences de feu que recèlent ces présents que je veux offrir; fais qu'elles échappent à la vue et résistent au toucher ; que la chaleur entre dans le sein et dans les veines de ma rivale ; que ses membres se décomposent, que ses os se dissipent en fumée et que la chevelure embrasée de cette nouvelle épouse jette plus de flammes que les torches de son hymen¹ !

Mes vœux sont exaucés : l'audacieuse Hécate a fait entendre un triple aboiement ; les feux de sa torche funèbre ont donné le signal. Le charme est accompli : il faut appeler mes enfants, qui porteront de ma part ces dons précieux à ma rivale.



Anthony Frederick Sandys, *Medea*, 1866-1868, [Université du Texas](#)

[Haut du document](#)

¹ Les mariages ont lieu en début de nuit.

5. le dénouement (v. 891-fin)

LA NOURRICE. — Hâtez-vous, Médée, de quitter le pays des Pélopidés ; cherchez asile partout où vous pourrez.

MÉDÉE. — Moi, fuir ! Si j'étais partie d'abord, je reviendrais pour ce spectacle. J'aime à voir la cérémonie de ce nouvel hymen. Ô mon âme, pourquoi t'arrêter ? Poursuis, après un si heureux commencement. Cette joie que tu goûtes n'est qu'une faible partie de ta vengeance. Tu aimes encore, insensée que tu es, si c'est assez pour toi d'avoir privé Jason d'une épouse. Il faut chercher pour lui un châtement encore ignoré, qui sera pour toi-même un témoignage de ta puissance. Il faut briser les liens les plus sacrés, étouffer tout remords. La vengeance est peu de chose, quand elle ne laisse aucune tache aux mains qui l'exercent. Ranime tes ressentiments, attise ta colère et cherche dans le fond de ton cœur tout ce qui s'y est amassé de violence et de fureur. Que tout ce que tu as fait jusqu'ici paraisse juste et honnête à côté de ce que tu vas faire. Allons, il faut montrer combien légers, combien vulgaires sont les crimes que j'ai commis pour un autre. Ce n'était que le prélude et l'essai de mes propres vengeances. Quel grand forfait pouvait commettre ma main sans expérience ? Que pouvait la fureur d'une vierge timide ? Maintenant je suis Médée, et mon génie s'est fortifié dans le crime.

Oui, je m'applaudis maintenant d'avoir coupé la tête de mon frère ; je m'applaudis d'avoir mis son corps en pièces et dépouillé mon père de son mystérieux trésor. Je m'applaudis d'avoir armé les mains des fils de Pélias contre les jours de leur vieux père. Cherche le but que tu veux frapper, ô ma colère, il n'est plus de crime que ma main ne puisse exécuter. Où vas-tu adresser tes coups ? et de quels traits veux-tu accabler ton perfide ennemi ? J'ai formé dans mon cœur je ne sais quelle résolution fatale que je n'ose encore m'avouer à moi-même. Insensée que je suis ! j'ai trop hâté ma vengeance. Plût au ciel que mon parjure époux eût quelques enfants de ma rivale ! Mais ceux que tu as de lui, suppose qu'ils sont nés de Creuse. J'aime cette vengeance, et c'est avec raison que je l'aime ; car c'est le crime qui doit couronner tous mes crimes. Mon âme, allons, prépare-toi : enfants, qui fûtes autrefois les miens, c'est à vous d'expier les forfaits de votre père.

Mais je frémis ; une froide horreur glace tous mes membres, et mon cœur se trouble. La colère est sortie de mon sein, et la vengeance de l'épouse a fait place à toutes les affections de la mère. Quoi ! je répandrais le sang de mes fils, des enfants que j'ai mis au monde ? C'en est trop, ô mon âme égarée ; ce forfait inouï, ce meurtre abominable, je ne veux pas le commettre. Quel est le crime de ces malheureux enfants ? Leur crime, c'est d'avoir Jason pour père et surtout Médée pour mère. Qu'ils meurent, car ils ne sont pas à moi ; qu'ils périssent, car ils sont à moi. Ils ne sont coupables d'aucun crime, d'aucune faute ; ils sont innocents : je l'avoue..... mon frère aussi était innocent.

Mon âme, pourquoi balancer ? pourquoi ces pleurs qui coulent de mes yeux ? pourquoi ce combat de l'amour et de la haine qui déchire mon cœur et le partage dans un flux et reflux de sentiments contraires ? Quand des vents furieux se font une guerre cruelle, les flots émus se soulèvent les uns contre les autres et la mer bouillonne sous leurs efforts opposés. C'est ainsi que mon cœur flotte irrésolu ; la colère chasse l'amour et l'amour chasse la colère. Cède à la tendresse maternelle, ô mon ressentiment. Venez, chers enfants, seuls appuis d'une famille déplorable, accourez, entrelacez vos bras autour de mon sein ; vivez pour votre père, pourvu que vous viviez aussi pour votre mère. Mais la fuite et l'exil m'attendent. Bientôt on va les arracher de mes bras, pleurants et gémissants. Ils sont perdus pour leur mère ; que la mort les dérobe aussi aux embrassements paternels. Ma colère se rallume, et la haine reprend le dessus. La furie qui a toujours conduit mes mains les réclame pour un nouveau crime ; la vengeance m'appelle, et j'obéis.

Plût au ciel que mon sein eût été aussi fécond que celui de l'orgueilleuse fille de Tantale¹, et que je fusse mère de quatorze enfants ! Ma stérilité trahit ma vengeance. J'ai mis deux fils au monde, c'est assez pour mon père et pour mon frère. Mais où court cette troupe épouvantable de Furies² ? Qui cherchent-elles, et quel est le but que vont frapper leurs traits enflammés ? Pour qui sont les torches qu'agitent les mains sanglantes de ces filles d'enfer ? Des serpents gigantesques se dressent en sifflant sur leurs têtes. Quelle est la victime que Mégère veut frapper avec cette torche qu'elle brandit entre ses mains ? Quelle est cette ombre qui traîne avec effort ses membres séparés ? C'est mon frère ; il demande vengeance ; il sera vengé. Tourne contre mes yeux toutes ces torches enflammées, tourmente, brûle ; j'ouvre mon sein aux Furies. Dis à ces divinités vengeresses de se retirer, ô mon frère ; dis-leur qu'elles peuvent retourner sans crainte au fond des enfers. Laisse-moi avec moi-même, et repose-toi sur ma main du soin de ta vengeance ; cette main, tu le sais, a déjà tiré l'épée. Voici la victime qui doit apaiser tes mânes. (*Elle tue l'un de ses enfants.*)

Mais quel bruit soudain frappe mon oreille ? On arme contre moi, on en veut à ma vie. Je vais monter sur la terrasse élevée de ce palais, ma vengeance à moitié satisfaite. Toi, nourrice, viens, je t'emporterai avec moi de ces lieux. Maintenant, courage ! il ne faut pas que ta puissance reste cachée dans l'ombre ; il faut montrer à tout un peuple ce dont tu es capable.

¹ Niobé, qui se moqua de Léo qui n'avait que deux enfants. Mais ceux-ci, Apollon et Artémis, tuèrent tous les enfants de Niobé.

² Ou Érinées, elles châtent les assassins de membres de leur propre famille. Mégère est l'une d'entre elles.

JASON. — Sujets fidèles qui pleurez le malheur de vos rois, accourez tous, et que l'auteur de ce crime tombe entre nos mains : ici, braves guerriers, ici, frappez, détruisez ce palais de fond en comble.

MÉDÉE (*du toit de sa maison*). — J'ai recouvré mon sceptre, mon frère et mon père ; la Colchide a reconquis la riche toison du bélier de Phryxus. Je reprends ma couronne et ma virginité ravie. Ô dieux redevenus propices ! ô jour de gloire et d'hyménée !... Va, maintenant ton crime est consommé. — Ta vengeance ne l'est pas. Achève donc pendant que tes mains sont à l'œuvre. Pourquoi hésiter, ô mon âme ? pourquoi balancer ? Tu peux aller jusqu'au bout. Ma colère est tombée, je me repens, j'ai honte de ce que je viens de faire. Qu'ai-je donc fait, malheureuse ? Le repentir ne sert de rien, maintenant que je l'ai fait. Voilà que, malgré moi, la joie rentre dans mon cœur ; elle s'augmente et devient plus vive ; il ne manquait à ma vengeance que Jason lui-même pour témoin. Il me semble que je n'ai rien fait encore ; ce sont des crimes perdus que ceux que j'ai commis loin de ses yeux.

JASON. — La voilà sur le bord du toit : lancez des feux contre elle et qu'elle périsse, consumée dans les flammes instruments de ses forfaits.

MÉDÉE. — Tiens, Jason, occupe-toi de faire les funérailles de tes enfants et de leur élever un tombeau : ton épouse et ton beau-père ont reçu de moi la sépulture et les derniers honneurs qu'on doit aux morts. Celui-ci a déjà cessé de vivre ; l'autre va subir le même sort et tes yeux le verront.

JASON. — Au nom de tous les dieux, au nom de nos fuites communes, au nom de cet hymen dont je n'ai pas volontairement brisé les nœuds, épargne cet enfant. Si quelqu'un est coupable, c'est moi : tue-moi donc, et que le châtement tombe sur ma tête criminelle.

MÉDÉE. — Non, je veux frapper à l'endroit douloureux pour toi, à l'endroit que tu veux dérober à mes coups. Va maintenant chercher la couche des vierges, en désertant celle des femmes que tu as rendues mères !

JASON. — Mais un seul doit suffire à ta vengeance.

MÉDÉE. — Si j'avais pu me contenter d'une seule victime, je n'en aurais immolé aucune. Mais c'est même trop peu de deux pour apaiser l'ardeur de ma colère. Je vais fouiller mon sein pour voir s'il ne renferme pas quelque autre gage de notre hymen, et le fer l'arrachera de mes entrailles.

JASON. — Achève et comble la mesure de tes crimes, je ne te fais plus de prières ; seulement ne prolonge pas davantage la durée de mon supplice.

MÉDÉE. — Jouis lentement de ton crime, ô ma colère, ne te presse pas : ce jour est à moi, je dois profiter du temps qu'on m'a laissé¹.

JASON. — Mais ôte-moi la vie, cruelle !

MÉDÉE. — Tu imploras ma pitié ! (*Elle frappe le deuxième enfant.*) C'est bien, mon triomphe est complet : je n'ai plus rien à te sacrifier, ô ma vengeance. Ingrat époux, lève tes yeux pleins de larmes : reconnais-tu Médée ? (*Un char ailé descend.*) Voilà comme j'ai coutume de fuir² ; un chemin s'ouvre pour moi à travers le ciel ; deux serpents ailés se courbent sous mon joug et s'attèlent à mon char. Tiens, reçois tes enfants, et moi je m'envole à travers les airs.

JASON. — Oui, lance-toi dans les hautes régions de l'espace et proclame partout que sur ton passage il n'y a point de dieux !



Fuite de Médée, milieu du 2^e s. ap. J.-C ; détail du sarcophage de Jason et Médée, Berlin, [Antikensammlung](http://antikensammlung.de)

francois.hubert@ac-strasbourg.fr

[Haut du document](#)

¹ Rappel du délai accordé par Créon.

² Allusion aux deux meurtres qu'elle a commis en fuyant, ceux de son frère en Colchide et de Pélias en Thessalie.